

I

Où il est question d'eau, de toutous, d'ombres, de deliziosi et des inquiétudes familiales concernant l'équilibre psychologique de ma tante Poldi qui est devenue la star de Torre Archirafi. Et elle y a pris goût. Circonstances qui augurent presque inévitablement d'un conflit avec Montana. Or une fois que les trompettes de la génétique ont retenti, rien, que ce soient canicule, pluie de cendres ou Souabes en voyage organisé, ne peut arrêter Poldi dans son élan.

Or quelqu'un avait coupé l'eau dans la Via Baronessa et quelqu'un avait empoisonné Lady. Déshydratation et meurtre – à vrai dire, tout ce que ma tante exècre et qui ébranle sa santé psychique plus que ne saurait le faire la vue d'un imposant vigile dans son uniforme impeccable.

Feue Lady, un des mignons toutous de Valérie, un bâtard court sur pattes, un roquet au poil hirsute, chassait les rats et accueillait les hôtes à Femminamorta en compagnie de son jumeau Oscar. Tous ceux qui la connaissaient, oui vraiment tous sans exception, aimaient « Laidie » car elle avait le cœur sur la patte et

n'était pas avare de témoignages d'affection. À chaque visite que recevait Valérie, la petiote était tellement heureuse de faire connaissance ou de retrouver l'un ou l'autre qu'elle en devenait foldingue. Elle avait même réussi à faire craquer, à grand renfort de battements de queue, la famille française et néanmoins misanthrope de Valérie. Toute la journée, on entendait dans la palmeraie les ouvriers crier « Laidie ! Laidie ! » Auxquels répondaient les aboiements enjoués et rauques du toutou. Jusqu'au jour où l'on découvrit dans la cour sa petite dépouille poilue, toute raide et souillée. « Appâts empoisonnés », conclut le vétérinaire.

À l'évidence, tante Poldi, en bonne Bavaroise entêtée, se devait donc de rétablir l'équilibre des choses. De les remettre à leur place. De faire couler l'eau dans les canalisations, de découvrir l'assassin de Lady, de faire justice.

D'autant qu'il ne faut pas oublier que ma tante évoluait sur la corde raide, telle une funambule, oscillant entre euphorie et dépression. D'où sa volonté de mettre pour le moins de l'ordre dans son environnement immédiat car cette activité l'aidait un tantinet à surmonter son vague à l'âme.

Tante Poldi était la femme de feu mon oncle Peppe qui, contrairement à ses parents et à ses sœurs Teresa, Caterina et Luisa, n'était pas reparti vivre en Sicile. Il était resté à Munich, comme mon père. Et en réalité, mon oncle Peppe était devenu plus munichois que les Munichois. Je ne me souviens de lui qu'avec une chope de bière dans la main droite et une Roth-Händle dans la gauche. N'ayant jamais vraiment appris l'allemand ou l'italien, il ne parlait que le bavarois ou le sicilien.

Dans la famille, mon oncle Peppe avait toujours fait figure de brebis galeuse. Un marginal sympa, travaillant dans le cinéma, fêtard, grand collectionneur de femmes, de potes douteux, de déboires, d'accidents de voiture spectaculaires, de faillites et d'idées farfelues en affaires. Pour faire court, c'était mon oncle préféré. Il avait fallu attendre son mariage avec une certaine Isolde Oberreiter, dite Poldi, pour qu'il se stabilise un peu. Peppe et Poldi avaient formé un couple glamour à la silhouette svelte, style rockeur, grands fumeurs et buveurs devant l'éternel, le cœur sur la main et, d'après ma mère, il n'y avait pas amis plus attentionnés qu'eux. Mais tout ça, c'était du passé. Je me souviens avoir entendu un jour mes parents dire sans paraître s'en étonner que Peppe et Poldi allaient divorcer. L'année suivante, mon oncle Peppe se remariait puis mourait dans la foulée et Poldi disparut de nos écrans radar. Des années plus tard, tante Teresa nous apprit que Poldi avait acheté une maison en Tanzanie mais personne n'en savait davantage.

Et puis, un beau jour, Poldi refit subitement surface à Munich. Elle avait hérité de la petite maison de ses parents qu'elle s'empressa de revendre ; elle coupa définitivement les ponts et partit le jour de son soixantième anniversaire s'installer en Sicile, sur la côte est, à Torre Archirafi, une petite ville paisible située entre Catane et Taormine. Elle ambitionnait d'y picoler consciencieusement en regardant la mer jusqu'à ce que mort s'ensuive. C'était du moins son intention. Mais pourquoi à cet instant précis de sa vie, nul ne le savait. Une seule certitude cependant pour nous : on se devait d'intervenir et ce « on » m'englobait moi aussi puisque, aux yeux de mes

tantes, j'étais de toute façon un quasi-chômeur. Depuis lors, j'allais passer une semaine par mois en Sicile, au 29 de la Via Baronessa chez tante Poldi, qui avait mis à ma disposition sa chambre d'amis où je pouvais écrire mon roman familial et, accessoirement, confisquer les réserves d'alcool.

Le meurtre de Valentino, la rencontre avec Vito Montana, son amitié avec Valérie et la triste *signora* Cocuzza, la sollicitude de mes tantes et surtout l'instinct du chasseur avaient provisoirement fait passer à la trappe les velléités suicidaires de Poldi mais on connaît la chanson. Pour l'heure, tout est calme, tous reprennent leur souffle, le grain est passé. Le soleil filtre à travers les nuages, les yeux se portent à nouveau sur l'horizon, la cigarette retrouve son goût d'antan, l'air bruisse de vie, le monde est idyllique. Des quatre coins de la terre ne te parviennent que promesses de lendemains qui chantent. Tout simplement merveilleux ! Lequel d'entre nous n'a pas déjà vécu pareil moment ! Et puis subitement, comme par enchantement, vlan ! À la surprise générale, le vent tourne et le destin déverse sur toi, en ricanant de surcroît, une benne d'ordures. « Pouah ! » Et alors là, la seule idée qui te vienne à l'esprit, c'est d'abord de boire un coup. Mais tout le bazar repart de plus belle.

Rien d'étonnant donc que mes tantes aient manifesté une certaine inquiétude quand, deux semaines plus tard, tante Poldi était toujours privée d'eau courante et que, cerise sur le gâteau, Lady était morte empoisonnée. Aucun doute là-dessus, le vent avait bien tourné et la glace fondait à vue d'œil sous nos pieds.

— Il faut absolument que tu viennes ! m'ordonna ma marraine Luisa au téléphone. Immédiatement !

Je tentais de me dérober.

— Impossible ! Je suis sur un pitch hyper urgent pour la télé. Une série en prime time. Un polar *light*. Pas tout à fait mon genre, mais ça pourrait déboucher sur un truc sérieux, tu comprends ?

— Je te passe Teresa.

Ma marraine tendit en soupirant le combiné à sa sœur, dans la famille, c'est elle qui commande.

Et alors là, le message devient clair : finies les palabres !

Au bout du fil, j'entendis Luisa murmurer en italien, puis la voix suave et encore juvénile de ma tante Teresa.

— Comment vas-tu, *tesoro* ? Tu avances bien dans ton roman ?

Je l'aurais parié.

— Couci-couça, dis-je évasivement. Ça commence à prendre tournure. Le premier est quasi terminé. Ce qui me manque en ce moment, ce serait surtout un peu de...

— Tu te disperses, m'expliqua Teresa d'une voix douce. Ce dont tu as besoin, c'est de te concentrer sur l'essentiel.

Ce en quoi, elle n'avait pas tort...

— Et puis, comme ça, mine de rien, tu pourrais garder un œil sur tante Poldi.

Je ne répondis pas. Tante Teresa passa à l'italien, ce qui annonce d'ordinaire que le temps va se gâter.

— Elle t'aime bien.

— Pardon ?

— À sa façon. En tout cas, nous parlons souvent de toi.

— Euh, et vous dites quoi ? demandai-je sur un ton dubitatif.

Tante Teresa éluda la question.

— Ce truc pour la télé... tu y tiens vraiment ?

Touché, coulé.

Le lendemain, à midi, j'atterrissais à Catane. Tante Teresa m'avait préparé des *spaghetti al nero di seppie*. Je répondis gentiment à toutes les questions concernant la famille d'Allemagne et, le soir même, je me retrouvai à Torre Archirafi dans le canapé de tante Poldi. Et le plus étrange de l'affaire, c'était cette impression d'être rentré chez moi et d'être plus que jamais au cœur de mon roman familial filandreux.

— T'as pris un peu de bide, constata Poldi en m'ouvrant la porte.

— Absolument pas ! Merci pour le compliment. Je suis quand même ravi de me retrouver ici.

Elle me fit entrer puis m'emboîta le pas.

— J'dis ça comme ça. Un petit ventre rond, c'est plutôt seyant pour un homme. Encore faut-il qu'il soit « compact » ! Dans le domaine de l'art et l'érotisme, tout est question d'harmonie, note-le pour ton roman !

J'ignorai la remarque, jetai un coup d'œil autour de moi et je fus rassuré. Le projet de suicide par coma éthylique avec vue sur mer restait pour l'instant *on the rocks*. Je ne découvris nulle part de paniers remplis de cadavres de bouteilles. La maison était propre, rangée, les plantes dans les bacs sur la terrasse ne manquaient pas d'eau, le frigo rempli de légumes frais. Aucun signe de laisser-aller. Mais cela dit, l'équilibre était précaire, la somnambule dansait sur la corde raide au-dessus d'un volcan. Mes tantes elles-mêmes ne croyaient pas sérieusement que Poldi cesserait de boire du jour au lendemain. Mais elle avait effectivement réduit sa

consommation quotidienne d'alcool à une bouteille de prosecco, abstraction faite de la chopine de bière pour le *pranzo* et d'un petit *coretto* dans l'après-midi. Elle paraissait fraîche comme une rose qui vient d'éclore. Sur son trente et un, parfumée, dans une ample tunique en soie au décolleté plongeant, la perruque soigneusement ondulée, elle partait tous les jours flâner sur le *passeggiata den lungomare*. Le lundi, elle allait à la plage ; le mardi, elle accompagnait l'oncle Martino au marché aux poissons de Catane et le mercredi tante Luisa au Lido Galatea. Le jeudi, elle prenait le thé avec Valérie ; le vendredi, Poldi sautait le *commissario* Montana, puis le samedi elle jouait au rami avec *signora* Cocuzza et le *padre* Paolo et, le dimanche, elle allait parfois aux champignons avec Teresa et Martino, savourant en outre sa célébrité locale toute fraîche depuis qu'elle avait élucidé avec un brio remarquable l'affaire Candella. Une célébrité locale ! Locale, non ! Le terme est trop restrictif. Puisque l'*Ausburger Heimatkurier* l'avait interviewée à ce sujet.

Pour faire court : tante Poldi avait le *flow*. Elle était la star de Torre Archirafi.

Où qu'elle soit, on lui demandait de poser pour un selfie. On l'invitait aux mariages. Chaque dimanche, elle se rendait à la messe du *padre* Paolo parce que cela correspondait plus ou moins à son nouveau statut social, ici à Torre Archirafi. Elle s'était achetée une Vespa. Et pas n'importe laquelle, non, une PX 125, tunée par son talentueux cousin Marco et repeinte comme une *caretto siciliano*. Même le touc-touc indien fait pâle figure comparé au design traditionnel de la carriole pour âne avec ses motifs hauts en couleur, ses gadgets et ses

petites images illustrant l'épopée du chevalier Rinaldo et de la belle Angelica et, dans ce cas particulier, les épisodes de la saga Poldi dans l'affaire Candela, artistiquement appliqués à l'aérographe.

— J'sais, dis-je un peu envieux lorsqu'elle me montra sa Vespa, mais discrétion rime avec faiblesse.

— Ne va pas croire que je suis complètement timbrée. Que veux-tu, j'aime bien la couleur. Ça n'a rien à voir avec la gloriole. C'est tout bêtement témoigner de mon attachement à nos traditions.

— « Nos » traditions ?

— Être Sicilien, c'est pas une histoire de gène, mais de cœur. Prends note ! Et moi, dans les affaires de cœur, j'en connais un rayon. J'ai toujours su que j'avais été sicilienne dans une vie antérieure. Massaï et sicilienne, tu sais ! J'le sens. Du reste, c'est bien ce que m'avait dit autrefois Cacherine à Los Angeles.

— Euh ! Quelle Cacherine ?

— Ben, Cacherine Hepburn, bien sûr. Elle avait un don. Et peu de gens le savent. Une femme remarquable. Siphonnée mais adorable. Tiens, j'irais bien un de ces jours chez une voyante, histoire de faire un petit tour du côté du passé, t'en dis quoi ?

Ma tante Poldi n'était pas du genre à laisser traîner les choses. Ou à rester sur sa soif et les meurtres non élucidés.

Et cela augurait toujours des difficultés à venir.

Octobre est l'un des mois les plus agréables en Sicile. Lorsque l'été desserre son étau et qu'une brise légère souffle à travers la maison et qu'on respire enfin. Lorsque la lumière devient aussi douce que le *limon-*

cello de ma tante Caterina et que, le soir, tu prends un pull, mais seulement au cas où. Lorsqu'à Torre Archirafi, les paillettes et les pontons en bois du *lungomare* s'évanouissent en même temps que les rires et les cris étourdissants des enfants, les amourettes, les petits drames et les regards furtifs sur les peaux hâlées. Comme il fait beau ici, tu reçois d'Allemagne des messages envieux. Dans les bistrots, les serveurs redeviennent bavards et, là-haut sur l'Etna, les premières neiges tombent. Un peu plus bas, entre Trecastagni et Zafferana, les vendanges commencent et, le matin, tu files au bar avec une seule et unique appréhension : est-ce qu'il leur reste de la *granita di gelsi*, du sorbet à la mûre ? Oui, j'aime vraiment octobre. Mais cet octobre-là était différent. Toujours aussi caniculaire, comme si tout le pays étouffait sous une boule de verre en fusion, qui s'obstinait à stagner là pour carboniser les derniers brins de verdure. Venu d'Afrique du Nord, le sirocco feulait, charriait la moitié du Sahara au-dessus de la mer, passait à l'émeri carrosseries et gorges et déclenchait partout dans les campagnes migraines et feux de maquis. L'activité ininterrompue de l'Etna aggravait encore la situation. Depuis des semaines, une colonne de fumée de plus de mille mètres s'élevait du cratère principal et, chaque nuit, on pouvait admirer les éruptions spectaculaires et les coulées de lave. Il n'y avait pas une minute sans que le *Mongibello*, la montagne des montagnes, ne pousse geignements et halètements. Chaque jour. Chaque nuit. Et le salut ancestral et sourd s'échappant des entrailles de la terre ébranlait vos nerfs et vous tourmentait. Lorsque le sirocco faisait relâche, l'Etna prenait le relais et déversait sur Torre Archirafi

des pluies de cendres et des débris de roches volcaniques qui se déposaient en couches de plusieurs centimètres dans les rues et sur les toits en terrasse jusqu'au moment où il ne restait plus qu'à les déblayer à la pelle à neige. Une fois de plus, ma tante Poldi n'avait pas la vie facile en Sicile. D'autant que ces derniers temps s'ajoutaient à cela les élancements vifs et tenaces d'une vieille couronne en haut à gauche de sa mâchoire qui lui rappelait son rendez-vous chez le dentiste, en souffrance depuis des lustres. Un petit désagrément agaçant, rien de plus. Or, depuis que Poldi se laissait moins aller côté alcool, le désagrément refusait malheureusement de se dissoudre dans de copieuses rasades de Martini. Elle ne le faisait taire qu'avec un farouche mépris et un demi-Ibuprofène. Tante Poldi aimait la Sicile mais, de là à s'en remettre aux mains d'un dentiste autochtone, il y avait un grand pas.

Et comme si cela ne suffisait pas, par un beau matin, tous les robinets d'eau de l'ensemble de la Via Baronessa se tarirent dans un accès de toux quinteuse. En temps normal, il n'y a pas lieu de paniquer. Soit c'est dû à la vétusté des canalisations, soit à la canicule. La plupart du temps, cela dure tout au plus deux jours et, pour faire la soudure, il y a toujours la citerne en plastique bleue sur le toit. Mais l'ennui, c'est quand ça s'éternise. Une semaine peut-être. Ou deux. Ou en l'occurrence presque trois. Plus fâcheux encore, c'est quand on n'en trouve pas l'origine et qu'une seule rue est concernée. La tienne ! Alors pour un Sicilien, la cause est entendue : c'est la Cosa Nostra qui fait pression sur un de tes voisins.

Les raisons peuvent être multiples : ledit voisin a besoin d'être incité à conclure un contrat de prestation

de service plutôt désavantageux pour lui. Ou bien il est légèrement en retard dans les versements d'un contrat en cours. La privation d'eau n'est alors que la première étape d'un processus de mise en demeure qui n'en comporte que deux : primo, la mise en garde à peine dissimulée, deuzio, l'usage de la force à son encontre et contre sa famille. Il se peut aussi qu'il ne s'agisse que de transmettre une information à ton voisin, de lui suggérer que, dans la procédure engagée, il ferait mieux de la boucler. Difficile de savoir précisément mais, quoi qu'il en soit, c'est toute la rue qui en pâtit. Et du reste, le but du jeu est de faire monter la pression. La privation d'eau a été de tout temps un des plus puissants moyens de contrainte exercés par la Cosa Nostra. Elle démontre ainsi que toute vie est complètement soumise à sa toute-puissance. Quiconque règne sur l'eau, règne aussi sur la Sicile.

Depuis trois semaines, Poldi devait, comme tous ses voisins de la Via Baronessa, s'approvisionner en eau à l'ancienne usine d'embouteillage d'eau minérale. Contrainte loin d'être réjouissante car les gens faisaient toute la journée la queue avec leurs jerrycans devant les quatre robinets. Quand enfin le tour de Poldi arrivait, remplir le bidon prenait des heures et, ensuite, il fallait qu'elle se coltine le fardeau jusque chez elle. Plus exactement le hisser sur la Vespa. Un jerrycan suffisait tout juste à la consommation quotidienne d'une personne. Douche, chasse d'eau, vaisselle, cuisine – tout devenait compliqué. L'emploi du temps de la journée était désormais uniquement dicté par le besoin d'eau. Le niveau dans le jerrycan indiquait l'état psychologique de ma tante, or le « plein » ne durait guère plus qu'un infime

moment, il ne représentait qu'un petit point sur l'échelle du temps.

— J'ai la pépie, tu peux pas imaginer, haleta-t-elle en s'essuyant le front.

Elle ne me fit pas le plaisir d'ôter sa perruque.

— Ne va pas m'dire que c'est psy, d'abord, je l'sais ! Mais ça aide pas, tu piges, ça m'empêche pas d'avoir une soif de pendu. Tu reprendrais pas une petite bière ?

— Non merci, prétendis-je malhonnêtement. À ton avis, c'est qui ?

— Tu parles de qui ?

— Du voisin que la mafia cherche à intimider.

Poldi me regarda avec un air ahuri.

— Ben, c'est quoi cette question stupide ? Moi, naturellement, qu'est-ce que tu crois ? Ça se voit comme le nez au milieu de la figure. La mafia m'a dans le collimateur depuis que j'ai élucidé le meurtre de Valentino.

— Je croyais que la mafia n'était pas impliquée dans sa mort.

— Pas directement bien sûr. Mais indirectement tout de même. Derrière tout ça, il y a Russo. Et écoute-moi bien, murmura-t-elle, c'est le *capo mafioso*, le patron.

— Preuves à l'appui, bien entendu !

Poldi me dévisagea d'un air affligé.

— J'en suis qu'au tout début des investigations. Mais, pour les mafiosi, les suceurs de sang, les capitalistes à tous crins et les assassins de chiens, j'ai le nez creux, je sais de quoi je parle !

Tante Poldi ne voulait pas en démordre. La mort de Lady et le sabotage des canalisations ne visaient qu'à l'intimider.

— Valérie en a le cœur à moitié brisé. Et le pauvre petit Oscar a sombré dans la dépression. Il hurle à la mort toute la journée.

— Mais pourquoi n'avoir empoisonné que Lady et avoir épargné Oscar ?

— Bingo ! C'est la première question que je me suis posée. Parce qu'en fait, ils étaient quasi inséparables ces deux-là. Même s'ils n'arrêtaient pas de se chamailler pour les friandises. Donc, il n'y a qu'une seule et unique réponse pertinente à cette question, laquelle ?

— Euh...

— C'était bien Lady qui était visée. Et pourquoi Lady et pas Oscar ? Parce que c'était une femelle, bien sûr. Parce que le message m'était destiné, tu comprends ?

— Ce ne serait pas un peu trop tiré par les...

Poldi eut alors un geste d'humeur.

— Et si j'mets pas incessamment sous peu la main sur ce fumier, j'donne pas cher de la vie du pauvre Oscar, c'est moi qui t'le dis. Quoi qu'il en soit, j'ai entrepris quelques recherches.

Et c'est alors qu'une idée me traversa enfin l'esprit.

— Ton instinct de chasseur, hein ?

— On est enfin sur la même longueur d'ondes. Ça fait son petit bonhomme de chemin dans ta caboche. *Benvenuto in Sicilia.*

Domage qu'aucun autre meurtre ne se soit produit dans les parages. Car cette carence alliée à la pénurie d'eau courante et à la forte chaleur provoquait une grave déshydratation, des rages de dents, de dramatiques accès de mélancolie ainsi qu'une sorte de *Cold Turkey* criminalistique, un symptôme particulier de sevrage

brutal dont souffrent, à en croire ma tante, avant tout les fonctionnaires de la Crim suspendus ou à la retraite. Imaginons un super cerveau lancé à vive allure, et quelqu'un qui écrase soudain la pédale de frein. Ça peut mal finir.

— Ce que j'veux dire, c'est qu'un sportif de haut niveau, il peut pas arrêter l'entraînement du jour au lendemain. Son cœur ne tient pas le choc. Et alors, chlac, *exit*... Tu vois, et c'est exactement pareil pour le cerveau d'un enquêteur qui n'a rien à se mettre sous la dent. Comme pour un chien de chasse privé de gibier et de proie à secouer jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il ne lui reste plus qu'à te choper ton pull. Ou dans le pire des cas, le bras d'un gamin. Et à moi, il me reste quoi ?

Il s'avérait donc que Poldi avait employé les semaines précédentes à mettre en évidence les liens de Russo avec la mafia et ce, quasiment à titre de cure préventive. Démarches vaines à ce jour. Rien d'étonnant à cela puisqu'elle s'appuyait sur une unique pièce à conviction : la photo d'une carte topographique ayant fait l'objet d'une conversation entre Russo et Patanè. Tante Poldi n'avait pas encore découvert le lieu en question, elle était cependant convaincue que Russo, mort de trouille, avait coupé l'eau et assassiné « Laidie » pour lui faire comprendre sans ambiguïté qu'elle devait abandonner sur-le-champ ses investigations. À défaut : *morto sicuro*, en avait déduit ma tante avec sa logique implacable.

Seulement voilà, il s'est bien fourré le doigt dans l'œil, le p'tit monsieur. Tu crois que j'ai une tête à faire dans mon froc lorsqu'une baudruche tombée du ciel la ramène ?

— J'ai déjà regardé la mort en face, j't'assure. J'sais bien que j'suis pas loin de la date de péremption. Mais mon p'tit gars, j'peux encore faire des étincelles, *capito* ! Et tous azimuts, s'il te plaît : en amour, en criminalistique. Et après ça, quand le moment sera arrivé, je saurai encore tirer ma révérence. Sous les applaudissements. Ça va de soi.

Car en amour, en criminalistique et en trépas, ma tante en connaissait un rayon. Elle abordait l'affaire « Laidie » en pro émérite. Ce qui signifie que tout le monde était suspect.

Et voilà tante Poldi, légèrement boudinée dans son tailleur-pantalon bleu marine, qui part en trombe à Femminamorta, y arrive comme une tornade blanche déferlant sur Sodome et Gomorrhe. J'imagine la scène.

— Tu n'avais pas un peu chaud dans ce costume ? J'veux dire, par cette canicule ?!

— Foutaise ! J'avais pas le choix. Parce qu'un tailleur-pantalon bleu marine, note bien ! c'est la tenue idéale, le look *no-fun* pour toute femme lors d'une signature de contrat, d'une arrestation ou pour un rencart avec n'importe quelle espèce de crétin fini. Dans les séries américaines, les détectives latino-américaines avec leur queue-de-cheval sévère et leur mine revêche, c'est bien ce qu'elles portent toutes, t'en as déjà vu ? Je sais, c'est pas ton genre, pour sûr. Car ces latinos, hein ! l'humour, elles connaissent pas. Un mot de travers et, vlan ! tu te retrouves plaqué au sol, un genou pointu enfoncé dans les reins et les menottes aux poignets.

— Et toi avec ta moumoute... *no-fun* itou, c'est clair. Poldi soupira et secoua la tête d'un air réprobateur.

— Et Valérie, elle en a dit quoi ? demandai-je pour la remettre tant bien que mal sur les rails.

— Devine !

— *Mon Dieu !*

Valérie avait plaqué la main sur sa bouche en entendant craquer les coutures du vieux costume de Poldi lorsque cette dernière s'était effondrée, haletante et transpirante, sur une chaise en plastique de son jardin

— Tu veux dire que nous sommes tous suspects ?
Moi aussi ?

— Mais non, Valérie, pas toi, évidemment !

Poldi soupira en ouvrant avec ostentation le calepin que l'oncle Martino venait de lui offrir.

Un modèle du genre de ceux que les types du FBI arborent dans les téléfilms. Même si Matula, le héros de la série préférée de mon oncle, *Un caso per due*, n'avait à l'évidence pas besoin de ce type de carnet pour mémoriser les choses. Matula était un détective génial ; pour ce qui est de ma tante Poldi, mon oncle Martino en était moins sûr, ne serait-ce qu'en raison de son penchant pour l'alcool.

Je dois avouer que mon imagination s'était emballée quand tante Poldi m'avait décrit Femminamorta et, surtout, Valérie. Je me représentais déjà la vieille demeure rose, cachée dans les bougainvillées et les jasmins, son mobilier d'antan, sa vieille bibliothèque, ses photos aux couleurs fanées et ses fresques écaillées, ses palmiers et son jardin à l'abandon, comme un lieu enchanté dans lequel le temps s'était arrêté. Un petit paradis hanté par les esprits des aristocrates bourbons, où de mignons toutous s'ébrouaient et des

destins s'accomplissaient. Et, surtout le soir, j'imaginai Valérie, campée dans ce décor, pâle et compliquée, sensuelle et merveilleuse, *mon Dieu !*, comme échappée d'un film français en noir et blanc... Mais alors que Femminamorta était à moins de cinq minutes en voiture de Torre Archirafi, tante Poldi semblait vouloir garder son amie exclusivement pour elle... À chaque fois que je proposais négligemment de l'accompagner, elle trouvait toujours un faux-fuyant pour ne pas m'emmener. Je ne lui en tenais pas rigueur. J'ai moi aussi des frères et sœurs, et la jalousie je sais ce que c'est mais, du coup, mon imagination d'autant plus exaltée forgeait l'image d'une mystérieuse maîtresse de maison dans un lieu enchanté dont ni Joseph Conrad ni Rider Haggard n'auraient pu me livrer un tableau plus crépusculaire et plus merveilleux à la fois.

Il me semblait donc tout à fait légitime de reprendre les descriptions de tante Poldi dans mon roman filandreux. Longtemps après, lorsque je fis enfin la connaissance de Valérie et de Femminamorta, tout était tel que je me l'étais imaginé.

Valérie avait enveloppé la petite dépouille dans un foulard en soie et l'avait déposée près de la presse dans l'ancien pressoir désaffecté. Le lieu était frais, sombre et calme. Un endroit parfait pour la petite Lady qui, au crépuscule de sa trop courte vie, avait dû souffrir le martyre car, d'après le certificat du vétérinaire, elle était morte étouffée, dans d'horribles souffrances. Le décès était survenu, toujours selon le *veterinario*, aux alentours de trois heures du matin. Dans la cour, à l'endroit où elle avait été découverte quelques heures plus tard, on n'avait pas retrouvé de traces d'appât empoisonné.

Poldi ne croyait pas que « Laidie » avait mangé l'appât dans la cour. Son corps avait été délibérément transporté plus tard ici. Et, dans la logique de Poldi, cet élément venait étayer la thèse de la préméditation. Poldi n'ignorait pas qu'il n'y a rien de plus préjudiciable au dénouement d'une enquête que les hypothèses hâtives. D'où sa volonté de n'exclure aucune autre éventualité, d'enquêter dans toutes les directions et de ne collecter dans un premier temps que les faits avec l'objectivité d'une pro.

— Lady avait-elle de quelconques ennemis ?

— *Pardon ?*

— Ce que j'entends par là : y avait-il quelqu'un qui ne l'aimait pas ? Qu'elle aurait, par exemple, mordillé dans un moment de peur ou devant lequel elle aurait grogné ? Quelqu'un peut-être qui n'aime pas vraiment les chiens ?

— *Mon Dieu, non !*

Poldi prenait des notes.

— Hier, s'est-il produit quelque chose de particulier ? Quelque chose d'étrange ?

— Rien, pourquoi ?

— Réfléchis bien ! Chaque détail compte.

— *Mon Dieu, non !*

Poldi nota.

En professionnelle accomplie.

— Quand as-tu vu Lady pour la dernière fois ?

— Vers vingt et une heures dans la soirée. J' ai donné à manger aux chiens, je les ai entendus encore un moment se disputer pour un jouet en caoutchouc qui n'arrêtait pas de couiner.

Prise de notes.

— Et ensuite ?

Valérie hochâ la tête.

Poldi referma son carnet.

— Alors, maintenant, j'interrogerais volontiers tes hôtes.

— *Mon Dieu*, est-ce vraiment nécessaire ?

Valérie avait hérité Femminamorta de son père, un descendant de la noblesse terrienne sicilienne. Elle gérait une petite palmeraie dans un petit domaine, tout ce qui restait de l'immense fortune familiale dilapidée par bien des générations d'ignorants et de mauvais gestionnaires. Les revenus étaient loin de suffire à couvrir les frais courants. Pour joindre les deux bouts mais sans le déclarer officiellement, Valérie avait ouvert un petit Bed & Breakfast. Elle louait les nombreuses chambres vides de la maison et servait à ses hôtes un petit déjeuner pour le moins original composé de café au lait, de toasts, de biscuits, d'avocats, de confitures françaises très sucrées, le tout agrémenté d'histoires de famille.

L'ensemble des terres aux alentours appartenait à cet Italo-Russo que Poldi avait dans le collimateur et qu'elle croyait capable du pire. Russo cultivait aussi des palmiers, mais à grande échelle, ainsi que des oliviers, des citronniers, des orangers, des bougainvillées, des oiseaux du paradis et des lauriers-roses. Il fournissait les hôtels et les propriétaires des grands domaines. *Piante Russo*, l'empire du jardin, était aux yeux de ma tante un fléau qui se propageait toujours davantage. Le patron de l'affaire mettait de surcroît tout en œuvre pour s'approprier Femminamorta.

— Car cela constituerait, m'expliqua Poldi, l'ultime triomphe d'un parvenu sans scrupules sur l'aristocratie décadente.

Je n'ai jamais su si, en réalité, Russo ne cherchait pas seulement à mettre la main sur Valérie. Cela aurait suffi, en dépit de leur différence d'âge, à expliquer son attitude mais Valérie contestait vigoureusement cette explication et, au vu de ce qui s'ensuivit, j'en doute aussi. D'un autre côté, je ne peux pas imaginer que quelqu'un puisse convoiter un écrin sans en désirer le joyau qu'il recèle.

Mais revenons à notre enquête.

— Parle-moi un peu de tes clients, reprit Poldi.

— Des Allemands, répondit Valérie. Mais, *mon Dieu*, absolument *delizioso* !

Pour Valérie, à l'instar de Poldi, le bonheur avait une élémentaire structure binaire. Toute existence humaine se déployait entre deux pôles plus ou moins éloignés, entre cime et abîme, amour et ingénuité, responsabilité et je-m'en-foutisme, splendeur et pacotille, essentiel et baratin. Et au sein de cette dualité cosmique, il n'y avait que deux sortes d'êtres : les *deliziosi* et les *spaventosi*, les exquis et les affreux. Une règle simple : les clients, les amis et les chiens devaient être rangés parmi les *deliziosi* et, tout le reste, dans les *spaventosi*. Du moins jusqu'à preuve du contraire.

— Parce que, m'expliqua un jour Poldi, Valérie a compris que le bonheur est une simple équation. À savoir : bonheur = réalité - espoir. Si tu espères peu, tu seras moins déçu et donc plus vite heureux, tu comprends ? À l'inverse, en toute logique, si tu espères trop... Elle me regarda. Mais pourquoi j'te raconte ça à toi ?

Ma tante Poldi était pour sûr la championne du renforcement positif.

Manifestement les *deliziosi* n'avaient rien vu, rien entendu. Et ni Turi ni Mario qui travaillaient dans les pépinières de Femminamorta, bien que déplorant eux aussi la mort de Lady, ne purent apporter leur contribution à l'éclaircissement de l'affaire.

— C'est bien fâcheux, conclut simplement la plus âgée de ces dames qui se présenta à Poldi sous le nom de Doris. Mais là, nous devons y aller, nous partons aujourd'hui en excursion sur l'Etna.

Doris était l'éminence grise d'un groupe de cinq *deliziosi* souabes. D'anciennes enseignantes du collège de Bad Cannstatt en voyage culturel, avec pour guide un professeur de lycée à la retraite originaire de Filderstadt. Cela dit, Doris était la plupart du temps le porte-parole du groupe, une sexagénaire sportive, vêtue de vêtements fonctionnels et pratiques, avec des chaussures de randonnée, dotée d'un œil vif et d'une vision très claire de l'ordre planétaire. Alors, la mort d'un chien, ce n'était pas ce qui allait ébranler cet ordre. Les autres *deliziosi* étaient d'allure moins sportive en dépit de leur tenue fonctionnelle et de sacs à dos qui auraient pu faire croire qu'elles étaient en route pour le cœur des ténèbres. Le petit groupe et son guide, qui occupaient depuis trois jours presque toutes les chambres libres de Femminamorta, s'étaient rassemblés dans le jardin à la demande de Valérie afin de répondre aux questions de Poldi.

Poldi comprit immédiatement que ces *deliziosi* constituaient un véritable défi à son objectivité de détective et à sa bienveillance.

— Parce que ce sont des beaufs en coupe-vent ? intervins-je quand, le soir de mon arrivée, elle me mit au courant de l'avancée de ses recherches.

J'espérais peut-être simplement un chouïa de connivence, je ne sais pas ce qui m'a pris. Mais pour reprendre la formule de Poldi : bonheur = réalité – espoir.

Poldi me regarda avec un air réprobateur comme si j'étais un chiot en cours de dressage qui n'avait pas encore assimilé le plus simple des exercices : « Assis ! »

— Ça va pas ! s'écria-t-elle déconcertée. Celui qui dit que les autres sont des beaufs, en est un lui-même ! Note-le ! M'enfin ! il ne s'agit ni de mode ou de goût ou de projets de vie.

De quoi alors ?

— Mais d'ombres du passé ! Parce que j'ai tout de suite pigé que cette Doris était du genre donneuse de leçons, du genre pessimiste qui m'ont toujours persécutée et pourri la vie.

J'en suis resté comme deux ronds de flan.

— Mais euh... qu'est-ce que t'en as à faire ! Tu t'en es pourtant...

— Voilà que tu parles comme Teresa, dit-elle en soupirant. Évidemment que je pourrais m'en balancer. Mais l'embêtant, c'est que c'est pas le cas, pigé ? C'est ce qu'on appelle une *backstory wound* ! Note pour ton roman ! Sans une bonne grosse *backstory wound*, tes personnages se réduisent à des guignols. Chacun d'entre nous, dans la vie comme dans les romans, a toujours une ombre qui lui colle à la peau et lui murmure sans cesse : « Deviens l'ombre de ton ombre, et tu ne t'en porteras que mieux ! » Et tu ne peux rien faire contre et tu ne peux pas choisir ton ombre. Quant à moi... Poldi

s'empara de ma bouteille de bière à moitié vide. J'ai une Doris qui me colle à la peau depuis toujours. Santé, *namasté*, allez tous vous faire foutre !

Poldi faisait donc quasiment du surplace criminalistique, ce qui l'affectait passablement.

— Et quoi de neuf à part ça ? demandai-je pour changer de sujet. Ça se passe comment avec Montana ?

— Tu veux dire au lit ou en général ?

— Je me contenterai pour l'instant du « général ».

— Ben, toujours aussi compliqué, dit-elle en s'éclaircissant la voix. Il est jaloux.

— Euh... de qui maintenant ?

— De mes succès professionnels, évidemment. Et... et bien sûr, d'Achille.

Ma tante Poldi, elle me dépasse.

— C'est qui cet Achille ?

— Tu veux une autre bière, ou un *panino*, peut-être ?

— Ne noie pas le poisson !

— Et toi, dis-donc, ne me harcèle pas ! J'ai beau être une vieille bonne femme un peu fêlée, je reste quand même ta tante ! Et tu me dois un semblant de respect, hé ho !

Elle se tut puis s'extirpa laborieusement du canapé en gémissant, alla sans plus amples commentaires dans la cuisine en traînant des pieds et en revint avec une bouteille de vin rouge qu'elle déposa sur la table devant moi.

— Non, merci bien !

— Je t'ai pas dit de la boire mais regarde-la bien ! Y'a pas quelque chose qui te frappe ?

J'examinai la bouteille. Un Nerello Mascalese d'Avola, cépage cultivé sur les contreforts de l'Etna,

un Polifemo. Les deux noms ne me disaient rien mais je ne suis pas à proprement parler un expert en vins. Perplexe, je tournais et retournais la bouteille dans tous les sens. L'étiquette représentait une sorte de carte topographique du vignoble, l'écriture et la police étaient de facture classique mais avaient quelque chose d'amateur, comme bâclé par un stagiaire d'une agence de publicité de province juste avant la pause-déjeuner. Oui, bon et alors...

— Jolie étiquette.

— N'est-ce pas ! C'est exactement ce que Vito a dit, commenta Poldi d'un air triomphant. Et c'est là que j'ai fait la connaissance d'Achille et que les choses se sont un brin corsées.